

Homélie du dimanche 5 novembre 2023 – 31^{ème} dimanche du temps ordinaire

Cathédrale de Laval - don Pierre-Antoine Belley

Chers amis, bien sûr, au début de cette homélie, je tiens à remercier le chœur Ephata et son chef Rogatien, qui ont pris l'excellente habitude de venir à Laval au moment de la Toussaint. Peut-être vont-ils y faire leur demeure pour nous partager leurs talents ! Pas seulement leurs talents, mais aussi la foi avec laquelle ils vivent ce projet de chant, qui nous aide à goûter à la beauté de la liturgie. D'ailleurs, cet après-midi, chers frères et sœurs, et c'est une heureuse coïncidence, peut-être avez-vous pris vos places pour le concert du Requiem de Mozart, donné par l'association Lignières, et qui aura lieu dans cette cathédrale.

En raison de cette double occasion - et pour une fois la liturgie me le pardonne - je ne vais pas trop commenter les textes. Aujourd'hui nous avons l'opportunité de parler un peu du chant liturgique, de la grâce du chant. Nous nous réjouissons que de nombreux jeunes, comme c'est le cas ce dimanche, nous fassent redécouvrir ce merveilleux héritage de la tradition grégorienne et polyphonique. Nous nous souvenons que le concile Vatican II a rappelé que le chant grégorien était le chant propre de l'Église latine. Le chant polyphonique à plusieurs voix, emplît les voûtes de nos églises, lesquelles ont été bâties aussi pour cela, pour accueillir le chant et élever notre prière par la beauté.

Remontons un peu le temps pour comprendre de quoi nous parlons quand nous évoquons la grâce du chant. Les Grecs disaient que lorsqu'on regarde les choses, il y a trois niveaux : la réalité, la pensée et les mots. On part toujours de la réalité. Les chrétiens diront le « mystère », car pour nous le mystère n'est pas irréel. Au contraire, il dit l'intime des choses. Il n'y a que le réel qui nous conduit et nous établit dans la vérité et on devrait le rappeler à une époque où tant de dénis de réalité nous empêchent de penser autre chose que nos idées.

Penser, ce devrait être une capacité d'avoir en nous le réel. Nous communions aux choses par notre pensée. Et pour l'exprimer, nous avons besoin des mots. Les Grecs avaient précisément un mot pour désigner cela, et qui définissait autant la raison que la parole : le « logos ». Les évangélistes ne choisirent pas un autre mot pour qualifier Jésus lui-même, comme « Verbe » incarné. Le logos, la « Parole » incarnée. « Au commencement était le Verbe et le Verbe était Dieu ».

Nous le voyons bien, dans le christianisme, nous sommes très sensibles à la question de la parole, non pas seulement au sens de la « lettre », car « la lettre tue et l'esprit purifie », mais au sens où le logos, le verbe nous révèle le sens, le mystère. « Qui m'a vu a vu le Père ».

Dans la première partie de la liturgie de la messe, nous sommes centrés sur la Parole, sur ce Verbe, qui éclaire et nous révèle Dieu qui se donne à nous. La Parole, dans la liturgie, ce n'est pas la nôtre, elle doit être le service docile et attentif de la Parole du Christ lui-même, de la Parole qu'est le Christ. Nous avons parfois fait de la liturgie une prise d'otage de l'ambon pour y mettre nos paroles. Tout dans la liturgie doit signifier la sacralité de la parole inspirée de l'Écriture Sainte et à travers elle, de la Parole même qu'est le Christ. L'homélie même que

je prononce en cet instant est presque une forme d'intermède dans la liturgie. Elle a beaucoup moins d'importance que le reste des mots que l'on emploie dans la liturgie et qui expriment la vérité sacrée et que pour cette raison aucun fidèle, ni même aucun prêtre ne peut altérer ou choisir à sa guise.

Jésus avait conscience, comme les Grecs, que les mots sont en quelque sorte une forme de « crèche » pour exprimer ce que nous voulons dire. Il n'est pas simple d'éviter que nos mots trahissent notre pensée ou disent mal le réel, le mystère. C'est pourquoi Jésus a parlé en parabole. Si le Seigneur parle ainsi, prend moult allégories et des images pour dire la réalité qu'Il souhaite exprimer, c'est parce qu'au fond, la réalité comme le mystère, nous dépassent. Il est aussi difficile de mettre l'océan dans un dé à coudre que de mettre la vérité du mystère de Dieu et de son amour dans les mots que nous prononçons.

Regardez le mot même « amour ». On emploie le même mot pour dire que Dieu est Amour et pour dire que l'on aime un dessert ou un divertissement. C'est un peu curieux tout de même ! On voit bien que nos mots sont fragiles. Quand on dit « Père » pour dire qui est Dieu, n'avons-nous pas en nous le fond d'expérience humaine de la paternité plus ou moins heureuse que nous vivons ou avons vécue ?

En réalité, - c'est moi qui le dis, et ne le prenez pas pour argent comptant ! - par ses paraboles, Jésus est le premier compositeur des chants liturgiques ! Pourquoi ? Parce qu'en vérité, connaissant la faiblesse de notre intelligence, il n'a pas pu s'adresser à nous autrement que sous une forme de « poésie ». N'ayez pas peur de ce mot ! Lorsqu'on parle de poésie, on peut penser que l'on quitte le réel ; eh bien pas du tout ! Notre monde actuel a tellement besoin de la poésie, de la dimension poétique de notre être. Pourquoi ? Parce que la réalité est infiniment plus belle que nous pouvons l'exprimer par nos propres mots. Jésus a chanté, les Juifs chantaient beaucoup. C'est ainsi qu'ils priaient les psaumes de David. Vous vous souvenez peut-être de ce passage des confessions de saint Augustin qui dit son émotion spirituelle quand, s'étant rendu à Milan chez saint Ambroise, il écouta les chants liturgiques et sentit que, par la grâce du chant et de la poésie, il s'approchait du mystère. Si on veut aller à la source de la liturgie, il faut comprendre que les gestes et les chants de la liturgie n'ont pas d'autre vocation que d'être cette forme de crèche du mystère, comme les mots le sont quand ils tentent de dire une chose. Ainsi sont nos chants liturgiques, ainsi sont les gestes du prêtre dans cette dimension profondément sacramentelle de la prière de l'Église. Ce n'est pas à vous qui êtes allés au catéchisme que j'apprendrai ce qu'est un sacrement : « Signe visible d'une réalité invisible » ! Hier, je baptisais un enfant. Ce qui se voit lorsque je verse de l'eau sur le front d'un enfant, c'est le signe visible : l'eau coule sur le front du nourrisson. Mais la réalité nous dépasse complètement, l'enfant devient « enfant de Dieu ». L'eau qui coule, l'efficacité du sacrement en plus, est comme une « crèche » qui accueille un bien plus grand mystère que la vertu propre de l'eau. Aussi l'Église a-t-elle voulu que la liturgie chante, comme pour accompagner la vie sacramentelle. Le chant et sa poésie dilatent le sens des mots et nous ouvrent au mystère.

Le chœur Ephata nous donne l'occasion de méditer ce chant que l'on appelle grégorien, lancé par le pape Grégoire le Grand dans cette période de la fin du premier millénaire, âge d'or du chant sacré, et qui été beaucoup porté par la prière monastique. Nous voyons bien, et nous n'avons pas le talent de nos choristes, qu'il n'est pas aisé de chanter le chant grégorien car il a ses nuances. Pour autant, comme tout chant et toute culture de langue, c'est une grande culture de prière qui est véhiculée au travers de cette grande composition liturgique.

Je vous recommande un ouvrage récemment remis en valeur par un article de journal et qui s'appelle le dictionnaire culturel du christianisme avec comme sous-titre « le sens chrétien des mots ». Pascal-Raphaël Ambroggi, son auteur, soutient la thèse selon laquelle la langue française, en particulier, est pétrie dans ses mots mêmes, de la foi chrétienne. On pourrait s'en convaincre en chantant Brassens, en souriant des tontons flingueurs ou des plaisanteries de Louis de Funès ! Une langue, c'est une manière de parler et de chanter. Elle est en elle-même un héritage culturel et spirituel considérables. Elle est l'expression d'une vision du monde. Elle est une métaphysique à elle-même. Prenons conscience que la perte ou l'affliction actuelle de la langue française est en soi une forme élevée de déchristianisation ! En abîmons notre langue, nous abîmons notre foi.

Il en va de même pour le chant. Lorsque l'on chante, on reçoit davantage que l'on produit. On n'exécute pas un chant liturgique, on le reçoit et on le prie. Le chant liturgique n'est pas une performance, il devrait être une expérience mystique. Pour qu'un chant soit liturgique, il nous faut les mots de la foi et les notes de la poésie musicale pour ouvrir ces mots au mystère. Cet après-midi, nous ne pourrons pas écouter le Requiem de Mozart sans avoir cette émotion spirituelle.

Savez-vous que Mozart lui-même a dit un jour qu'il aurait sacrifié toute son œuvre pour avoir composé la préface de la messe grégorienne ? En hommage à votre jeune chœur, je le redis, le chant grégorien est l'inspiration majeure de notre culture musicale, y compris celle de nos grands auteurs et compositeurs, qu'ils soient de tradition française, latine ou allemande. Pourquoi ? Parce qu'ils sont le fruit d'une tradition de prière séculaire, comme l'expression travaillée et retravaillée de la ruminant de la parole de Dieu, du mystère, du logos. On entend parfois dire que le chant grégorien et le chant polyphonique seraient anciens, dépassés, âgés. Prenons cependant conscience que ce qui paraît ancien pour certaines générations, dont peut-être un peu la mienne, est nouveau pour celles, plus jeunes, qui redécouvrent ce dont ils ont été privés et nous rappellent un héritage qu'il serait tragique d'abandonner.

Chers frères et sœurs, dans nos liturgies, que ce soit en ville ou en campagne, avec les pauvres moyens que nous avons, nous faisons de notre mieux pour agrémenter nos liturgies de beauté et de poésie. Je sais que vous êtes très attachés à la beauté du chant. On fait ce que l'on peut et nous n'avons pas avec nous le chœur Ephata chaque dimanche ! Alors je souhaiterais vous demander un petit service, même si vous pensez chanter comme une casserole, ne vous privez pas de chanter ! Et même si quelques notes vous échappent ou si

vous êtes prudents avec votre voisin... par délicatesse, il faut chanter ! Nos églises ont été bâties pour accueillir ce chant.

Le chant nous conduit à une certaine émotion spirituelle dont vous avons besoin pour nous ouvrir à Dieu. Je n'entends pas par là une simple émotion sentimentale du moment. Un chant n'est-il beau que quand on pleure ? Eh bien non, pas forcément ! Un chant liturgique, s'il nous envoûte, c'est parce qu'il exprime quelque chose de plus grand que nous, c'est parce qu'il nous élève et nous fait entrer, comme par effraction, dans un mystère que nous ne saurions exprimer par des simples mots.

Le chant nous ramène aux bords des rives du lac de Galilée. Nous y écoutons la poésie des paraboles de Jésus. Le chant, c'est l'écoute d'une parabole de Jésus. Pour mieux écouter le Christ, qui nous révèle son mystère, prenons soin du chant liturgique. Amen

Don Pierre Antoine